

Des descentes aux enfers avec ou sans style

Lise Gauvin, *Arrêts sur image*, Québec, L'instant même, 2003, 104 p., 14,95 \$.

Claude Bolduc (dir.), *Petites danses de Macabre*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Nouvelles macabres », 2002, 198 p., 19,95 \$.

Nando Michaud, *Virages dangereux et autres mauvais tournants*, Montréal, Triptyque, 2003, 184 p., 18 \$.

Michel Lord

Numéro 111, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2003). Compte rendu de [Des descentes aux enfers avec ou sans style / Lise Gauvin, *Arrêts sur image*, Québec, L'instant même, 2003, 104 p., 14,95 \$. / Claude Bolduc (dir.), *Petites danses de Macabre*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Nouvelles macabres », 2002, 198 p., 19,95 \$. / Nando Michaud, *Virages dangereux et autres mauvais tournants*, Montréal, Triptyque, 2003, 184 p., 18 \$.] *Lettres québécoises*, (111), 31–32.

Des descentes aux enfers avec ou sans style

La vie est un drame, c'est bien connu, mais savoir l'écrire même brièvement est une autre histoire.

NOUVELLE

MICHEL LORD

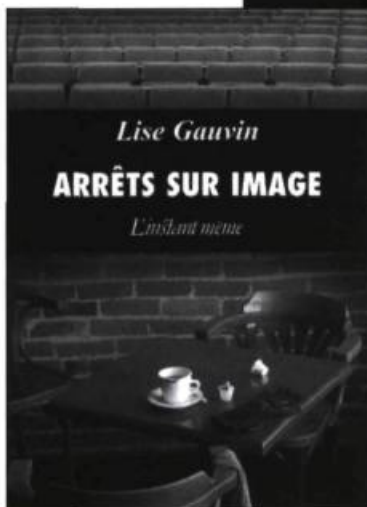
L'AUTEURE SE PASSE DE PRÉSENTATION, elle qui publie depuis 1970 essais, ouvrages collectifs et autres écrits divers. Avec son deuxième recueil de nouvelles, *Arrêts sur image*, douze ans après *Fugitives* (Boréal, 1991), Lise Gauvin s'affirme encore comme une nouvellière de premier plan. L'écriture de chacune des quinze nouvelles se fait toujours aussi précise, fine, attentive aux détails qui importent, comme chez tout bon nouvellier. Des délices de concision qui narrent toutefois rarement le bonheur, mais où l'humour à l'occasion est loin d'être absent.

La nouvelle la plus drôle est sans doute « L'AED », splendide satire de la mise en place d'une association d'écrivains discrets (l'AED), qui veulent se faire connaître sur la scène internationale... Belle discrétion ! Le texte décrit la première réunion de fondation, dans un café, et rend compte des délibérations tatillonnes où la langue de bois le dispute au ridicule. Sur un tout autre ton, « Femme cherche homme » ne manque pas de piquant non plus. Ce récit illustre les déboires d'une femme à la recherche d'un homme, mais ce n'est pas tant l'homme parfait qui l'obsède que la rédaction de la parfaite petite annonce classée dans la rubrique « Femme cherche homme ». Elle se livre même à des réflexions qui vont jusqu'à traiter de la chose en terme de genre littéraire (p. 25-26). Cela nous rappelle d'ailleurs une des préoccupations de Gauvin, à savoir l'écriture, l'engagement dans et par l'écriture (je pense à ses ouvrages qui, de *Parti pris littéraire* [1975] aux *Langues du roman* [1999], jalonnent sa carrière). La nouvelle donne un autre relief à cette problématique.

La nouvelle d'ouverture, « L'anniversaire », aborde la question de front. Une femme raconte ce qui se passe dans sa vie. Elle semble faire une dépression et est traitée en psychiatrie, mais pour elle c'est une très grande fatigue qu'elle ressent : elle en a assez de s'occuper des deux enfants et de la maison. Pour s'aider, elle imagine des histoires où des animaux jouent de beaux rôles étranges. Le problème, c'est qu'elle aime raconter ses histoires et qu'elle affole son mari, car elle raconte dans le désordre, commençant



LISE GAUVIN



parfois par la fin. Au bout du compte, elle choisit de se taire. De manière éloquente, la dernière nouvelle, « Square Saint-Louis », agit comme en écho à cette nouvelle de tête, conférant ainsi au recueil un sens particulier, par le truchement de cette femme qui laisse tout derrière elle ou presque et va vivre avec des itinérantes au square Saint-Louis. La libération, le bonheur semble-t-il. Le refus global. Autre forme de silence assumé presque dans la joie, sinon la sérénité.

Entre ces deux textes, d'autres nouvelles exploitent le motif de l'écriture, du silence et de la difficulté d'être, seule ou en couple. Ainsi, « Partenza » est focalisé sur une femme qui s'installe dans un café pour tenter d'écrire, de se « libérer d'une histoire » (p. 18). D'autres reviennent sur ce qu'on peut bien appeler la cruauté de l'homme. « La belle-mère et le prince charmant » met en discours un homme

divorcé qui choisit une belle-mère à sa fille, belle-mère vite remplacée par une plus jeune. Dans la veine cruelle, Gauvin donne « Le préservatif » où une femme découvre un préservatif dans les affaires de son compagnon de longue date. Bouleversée, elle garde tout pour elle, se réfugie dans un silence quasi obligé, son mari s'arrangeant pour que rien ne se dise : « La conversation languit. Sourires de rigueur. Arrêts sur image. » (p. 86)

Le recueil de Gauvin se construit ainsi comme des séries d'arrêts sur images, des instantanés captés au cours d'un drame où des femmes, surtout, sont comme prises dans le filet souvent infernal de leur vie. La solution : écrire, raconter désespérément, fuir loin de tout ou s'enfoncer dans le silence. Parfois heureusement, l'humour vient au secours des plus chanceuses. Dire qu'il s'agit d'un recueil remarquable est un euphémisme, Gauvin sachant doser les repères d'une histoire dans des récits d'une facture qui n'a rien de conventionnel.

LA POSTURE MACABRE

Deux pages explicatives intitulées « Un mot évocateur » servent de préambule à *Petites danses de Macabré*, recueil de nouvelles rassemblées par Claude Bolduc, qui a publié des romans jeunesse et un recueil de nouvelles



fantastiques, *Les yeux troubles*, (Vents d'Ouest, 1998). Dans son introduction, Bolduc s'attarde sur le mot « macabre » et sa supposée origine « macabré » qui est en fait une dérivation des Maccabée de l'Ancien Testament, et qui aurait donné « macchabé » (cadavre). Selon Bolduc « aller à la danse de Macabré » [...] signifiait « mourir » et il trouve que c'est là une « [d]élicieuse expression... » (p. 9). On a les délices qu'on peut.

Les treize textes du recueil ne sont toutefois pas tous de pures délices. Dans un ouvrage de ce type, on s'y attend, évidemment. Fort heureusement, certaines nouvelles se

démarquent, dont celle de Gaston Compère, auteur belge bien connu des amateurs de littérature fantastique. Dans « La mort au miroir », Compère imagine un patient, jugé fou, qui raconte l'histoire d'un peintre de la Renaissance à qui un homme avait demandé de peindre un christ. Trente ans plus tard, mort, il revient parfaire l'ouvrage.

L'intérêt du recueil vient du fait que s'y côtoient Québécois et Européens, surtout des Belges. Mais tout n'est pas fantastique ici, le macabre pouvant relever de la pure horreur ou de la simple évocation de la mort, ce que certains nouvelliers se contentent de faire. La plupart des auteurs ne sont pas encore connus, mais certains de ces derniers offrent des nouvelles de bonne facture. Ainsi, Raymond Ouimet, dans « La photographie », relate l'histoire d'un homme obsédé par la photo d'une femme ayant vécu un siècle plus tôt et qui revient le hanter dans la vraie vie. Je mentionnerais aussi deux autres nouvelles. Jean-François Somain, dans « Reflet de lune », centre son récit sur une bête qui tue les gens qui cherchent à la tuer, mais épargne un adolescent qui a de la sympathie pour elle. La bête serait comme un reflet de lune... Natasha Beaulieu, pour sa part, fait dans la science-fiction dans « Quatre chambres ». Dans ce texte paru en 1996 (on ne dit pas si les autres textes sont des inédits), le narrateur est sur Terre pour faire des expériences humaines avec la mort. Chez eux, ils ne meurent pas, mais peuvent sentir les émotions liées à la mort. Cela permet aussi de se sentir plus humain!

LES AFFRES DU STYLE

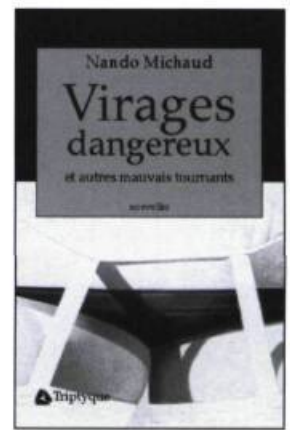


NANDO MICHAUD

Quand on aborde le recueil de nouvelles de Nando Michaud, *Virages dangereux et autres mauvais tournants*, un profond malaise s'installe, tant ce qui se donne à lire ici relève de l'ineffable. D'ordinaire, ce dernier mot s'emploie pour traduire notre sentiment devant la beauté. Dans le cas présent, c'est du contraire qu'il s'agit. Il faut dire que chaque texte et bout de texte se veut plein d'esprit, de la dédicace « à la mémoire de Frédéric Dard, mon beau spirituel » (p. 7), aux épigraphes, dont une qui renvoie à une supposée citation de « Vespasien (mais en langue latrine) » (p. 125), en passant par

les titres qui prétendent aux clins d'œil intertextuels (« Au pied de la fente rousse », « À la recherche du temps perçu », « La fenêtre et le néant », « Un homme et son PC »). Pour le reste, les nouvelles en tant que telles, j'en donne quelques exemples.

Le texte d'ouverture, « L'évolution se fait rouler », raconte l'histoire d'une femme, ancienne chargée de cours à « l'UQUAM » (sic, p. 12), qui vit depuis vingt ans dans des voitures volées autour de Montréal. Elle s'est forgé une « théorie » fondée sur la rotation et rêve d'avoir un enfant avec un homme qui comme elle tourne en rond autour de Montréal. Après des aventures rocambolesques et ridicules, des fuites et des poursuites en voiture au cours desquelles la femme copule au volant et à pleine vitesse, l'homme assis sous elle, elle finit par avoir ce qu'elle veut. Du beau travail! « Au pied de la fente rousse » est une nouvelle tout aussi raffinée. Pendant un concert rock en plein air, un homme est attiré par sa voisine d'en face assise comme lui sur l'herbe. Il est pied nu et sans qu'ils se disent un mot, la fille s'assoit sur son pied et fait entrer le gros orteil puis le pied au complet dans son vagin en plein concert. Une bien belle histoire! Et quel style: « je me frottai la lampe d'Aladin en fantasmant sur elle » (p. 24), alors qu'il a l'orteil dans la chose: « la moiteur brûlante de sa vulve me monte à la tête » (p. 27), « un "hourra" aux inflexions lubriques jaillit de ses entrailles [...] ce cri guttural » (p. 30, je souligne). Et ceci dans « Mariage d'oraison »: « C'est à peine si le bout du nez de ma raison émerge de l'incohérence visqueuse qui m'aspire sans relâche. » (p. 78) Que peut-on demander de mieux à la littérature, je vous le demande bien? Chacune des quatorze nouvelles, qui prennent des poses tantôt « érotiques », fantastiques, SF ou policières, qui se veulent toujours « comiques », la plupart du temps écrites de manière abracadabrante, participe de ce genre d'« esprit ». Vous dire si l'on jouit...



CARTES D'AFFAIRES EN-TÊTE DE LETTRES
FACTURES NCA ENVELOPPES
PUBLICITÉS AUTOCOLLANTS
BROCHURES AFFICHES
REVUES DÉPLIANTS

ZIRVAL
DESIGN & IMPRIMERIE

IMPRIMERIE COMMERCIALE

DESIGN GRAPHIQUE

ZIRVAL DESIGN

1830, RUE AMHERST,
MONTREAL (QUÉBEC) H2L 3L6

TÉL.: [514] 525-3781